

Le poignard malais

Autor(en): **Bernard, Tristan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 33

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

+ * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTROY



N° 33

Supplément du Dimanche 14 août

1904

LE POIGNARD MALAIS

— Vous êtes bien pressé, Monsieur Gambard. Asseyez-vous encore quelques instants.

— C'est qu'il va être dix heures, Monsieur Moutier.

— Hé bien ! le marché ne finit qu'à midi. Vous avez le temps d'y arriver.

— Oui, Monsieur Moutier ; mais j'ai donné rendez-vous à ma femme devant le marchand d'étoffes et de coupons.

— Oh ! bien, alors, si elle est là, à marchander de la toile ou du drap, elle ne s'impatientera pas. J'aurais bien voulu que vous ne quittiez pas d'ici sans voir mon fils.

— C'est vrai qu'il est revenu de Paris, votre garçon. Vous êtes content ? Il a bien terminé ses études de doctorat ?

— Oui, le voilà docteur en droit. Sa mère est contente. Moi, c'est autre chose. Je le trouve un peu trop Parisien, ce garçon-là. Il était là-bas à faire son droit, avec des artistes. Il a maintenant toutes sortes de conversations qui ne me vont pas. Il vous sert des raisonnements sur l'honnêteté, sur la propriété, sur la justice. Hier, à table, ce n'aurait pas été mon gamin qui disait ça, que j'aurais pris la porte. Lui ? je me suis retenu simplement de lui envoyer une paire de gifles. Et puis, je ne sais pas s'il a gardé quelque liaison à Paris. Mais il me dépense trop d'argent. Je lui en donne constamment, et il est tout le temps après sa mère pour en avoir... Il se couche très tard, et c'est toute une histoire, le matin, pour que Monsieur consente à se lever. Ah ! non, non ! ce n'est pas des manières. S'il veut réussir au barreau, il faudra qu'il prenne un autre chemin.

— Je croyais que vous vouliez en faire un magistrat.

— Il dit que non pour le moment. Nous attendons que ça lui plaise.

— Vous savez que le fils Mégain est revenu ici comme juge d'instruction.

— Je le sais. C'est un camarade à mon fils. Lui, il paraît que c'est un garçon si sérieux.

— Le fils Mégain ? Il ferait condamner son père. Ce n'est pas avec lui qu'on étoufferait un scandale, comme celui du collègue, l'an dernier... Oh ! diable ! Monsieur Moutier, dix heures un quart ! Il faut que je m'en aille, mon bon... Tiens ! vous avez là une jolie panoplie.

— Pas mal. Mais celle que j'ai en bas, dans mon antichambre, est plus intéressante. Je vais descendre avec vous pour vous la montrer. Et je vous montrerai mon poignard malais, que j'ai depuis deux jours. Figurez-vous qu'il a passé ici — voyons, c'était avant-hier — une espèce de marin de je ne sais quel pays, qui avait avec lui toutes sortes de curiosités des pays exotiques. Je lui ai acheté une arme qu'il appelait poignard malais. Poignard malais ou pas malais, c'est un outil très curieux. J'avais déjà vu ça dans un livre ; mais je ne savais pas que ça existait vraiment. Quand le poignard est dans la plaie, on presse un ressort. Alors, la lame se sépare en plusieurs parties. Et, quand on retire l'arme, ça fait une horrible blessure en forme de croix... Descendons... Je vais vous montrer ça. Attention aux dernières marches, l'antichambre est tellement sombre. Mais la panoplie est près de la fenêtre... Tiens !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien ! elle est forte, celle-là.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon poignard malais qui n'y est plus ! Qui est-ce qui a pu l'ôter de là ! Oh ! oh ! Il va falloir éclaircir ça !

— Regardez s'il n'est pas par terre, Monsieur Moutier. Les clous qui le tenaient sont peut-être tombés ?

— Non, les clous tiennent bon, et il n'y a rien par terre. Oh ! oh ! Je vais éclaircir ça !

— Je vous laisse, Monsieur Moutier,

— A tantôt, Monsieur Gambard... Justine... Justine !... Tiens, c'est vous, Clémence ! où donc est Justine ?

— Justine n'est pas là, Monsieur. Elle est au fond du jardin, avec Madame. Moi, j'arrive du marché.

— Mais qu'est-ce que vous avez, Clémence ? Vous paraissez toute bouleversée !

— Il y a de quoi, Monsieur ! Il est arrivé un malheur affreux. La dame du château, que Monsieur connaît...

— Eh bien ?

— Elle a été assassinée dans son parc, hier soir, vers les neuf heures. Son jardinier a entendu un cri. Et, quand il est arrivé, il l'a trouvée morte... On ne sait pas qui l'a tuée, mais ça doit être un bandit effrayant... Figurez-vous Monsieur, qu'elle avait là, sur la poitrine, deux plaies qui formaient la croix... Qu'est-ce que Monsieur a ?

— ... Rien. C'est la mort de cette dame, ça m'a fait un coup... Est-ce que Madame sait ?

— Pas encore, Monsieur.

— Ne lui dites rien. Ça l'émotionnerait.

— Et puis, Madame est déjà ennuyée. Je ne sais pas si je fais bien de le dire à Monsieur. M. Lucien...

— Eh bien ! quoi ! M. Lucien ?

— Il n'est pas rentré coucher cette nuit. Mais qu'est-ce que Monsieur a donc ?

— Je ne sais pas... J'ai mal au cœur... Depuis ce matin... depuis hier... je suis comme ça.

— Monsieur ferait bien de monter dans sa chambre.

— Oui, je vais y aller.

— Je vais vous aider à monter l'escalier.

— Non, non. Laissez donc.

— Si, si. Monsieur ne tient pas debout... Voilà... Là... Voilà... Que Monsieur s'assoie bien sur son grand fauteuil... Monsieur se sent mieux ?

— Oui, oui.

— Je suis sûre que c'est de l'ennui qu'a Monsieur, rapport à M. Lucien, qui découche.

— Mais non, c'est absurde. J'ai mal, depuis hier.

— Je vais prévenir Madame.

— Non, non, laissez-la !

— Voilà Madame, justement. Madame c'est Monsieur qui n'est pas bien.

— Mais non, je n'ai rien ! Qu'est-ce qu'elle raconte ? Allez... Allez à votre cuisine.

— Madame, j'ai dit à Monsieur de M. Lucien...

— Qui est-ce qui vous avait priée de dire ça ? Allez... et mêlez-vous de ce qui vous regarde... Allez !... Elle est insupportable. Elle t'a dit de Lucien ?

— Oui... Et c'est ça qui m'ennuie un peu. J'étais déjà mal à l'aise.

— Moi, ce n'est pas parce qu'il ne rentre pas que je suis ennuyée... Un garçon de son âge... Mais je t'avoue qu'il a des manières mystérieuses qui m'inquiètent... Si je te disais qu'il y a deux minutes, il est rentré avec précaution. J'étais dans l'antichambre. Je rangeais des choses dans le petit recoin qui est sous l'escalier. Il ne m'a pas vue, dans l'ombre. Mais je l'ai vu qui s'approchait de la panoplie, et qui raccrochait quelque chose à un clou... Mais qu'est-ce que tu as encore, Edouard ? Tu es blanc comme de la cire !

— Rien, rien... Mon malaise de tout à l'heure... ça me reprend... Va-t'en... Je préfère que tu me laisses seul.

— Par exemple... Je vais te laisser seul quand tu n'es pas bien !

— Ce n'est rien, je te dis. Je suis énervé. Et de sentir qu'on s'occupe de moi, ça m'agace, ça me fait mal... Va-t'en, ma petite, je t'en prie.

— Oh ! tu me fais de la peine, Edouard ! Mais, qu'est-ce que vous voulez encore, Clémence ?

— C'est quelqu'un qui demande après Monsieur.

— Puisqu'on vous dit que Monsieur n'est pas bien.

— C'est M. Mégnin, le juge.

— Dites que Monsieur est souffrant... Je vais voir ce qu'il veut.

— Non, non. Faites-le monter ici. Vous entendez, Clémence ? Allez... Et toi... laissez-nous.

— Comme tu me parles !...

— Pardonne-moi... Je t'en prie, laissez-nous. Il a peut-être quelque renseignement confidentiel à me demander. Ça pourrait le gêner de parler devant toi.

— Oh ! Je ne sais pas ce que tu as, Edouard. Tu me fais peur. Entrez, Monsieur Mégnin. Je vous laisse avec mon mari. A tout à l'heure.

— Monsieur Mégnin, j'ai préféré qu'elle ne soit pas là, n'est-ce pas ?

— Vous avez déjà vu votre fils, Monsieur Moutier ?

— ... Pas encore.

— Mais vous êtes au courant de l'assassinat de Mme Joyle ?

— Oui.

— Toute la ville le sait déjà. C'est extraordinaire comme tout se divulgue. Alors, votre fils ne vous a rien dit ?

— Non.

— Il m'a été d'un grand secours dans cette affaire-là. Nous avons diné ensemble, et nous étions au théâtre, quand on est venu me chercher... Mais qu'est-ce que vous avez ?... Vous n'êtes pas bien ? Vous me regardez d'un air effaré ?...

— Je vous demande pardon... Je ne sais pas si j'ai bien entendu... Je suis comme étourdi... Les paroles dansent... Vous me dites bien que vous avez passé toute la soirée d'hier avec mon fils ?

— Quand on est venu me chercher, il m'a accompagné au château. En voyant la blessure, il s'est écrié : « Voilà une blessure qui a été faite avec un poignard malais. Mon père a eu une arme pareille dans sa panoplie. Il est alors venu chercher cette arme ici, avec beaucoup de précautions. Il ne voulait pas vous réveiller. Et surtout, il craignait de vous étonner en vous apprenant brusquement cette histoire sinistre. Il m'a donné le signalement du marin qui vous avait vendu ce singulier poignard, et qui devait en avoir sur lui d'autres semblables. Cet homme a été arrêté, tout à l'heure, à trois lieues d'ici. Il a fait des aveux complets. Mais j'avais besoin de votre déposition... Voilà votre fils... Moutier, votre père est au courant. Il est un peu souffrant, votre papa !

— Non, ce n'est rien... C'est de l'énervement... Je vous demande pardon de pleurer comme ça. C'est de l'énervement.

— Mais, qu'est-ce que tu as, papa ?

— Rien, que je te dis... Embrasse-moi, mon petit garçon.

Tristan BERNARD.